



HAL
open science

Urgence, accélération du regard critique

Noël Jouenne

► **To cite this version:**

Noël Jouenne. Urgence, accélération du regard critique. ENSAéCO, Ministère de la Culture. Actions. Urgent! Propulser la transition écologique: des intentions aux actions, Livre violet, Philippe Villien et Dimitri Troubanos, pp.66-79, 2023, 978-2-9580773-2-1. hal-04385520

HAL Id: hal-04385520

<https://hal.science/hal-04385520>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Urgence, accélération du regard critique

Noël Jouenne, anthropologue, Professeur des ENSA, ENSA Toulouse LRA EA7413,
noel.jouenne@toulouse.archi.fr

Notre société vit un désastre socio-écologique et l'accélération avec laquelle les événements se succèdent indique une perte de contrôle dans la plupart des axes qui font société : économie, politique, culture, religion, architecture. Comment rester crédible devant des apprenants qui n'ignorent pas notre désarroi face à ce monde en transformation ? Devant ce constat, nous proposons une accélération du regard critique, en insistant sur une mise en parole des enjeux que notre monde est en train de vivre. En nous attachant à des arguments proches du projet architectural, nous sommes amenés à repenser le rapport à la transition écologique dans son ensemble et à la transmission de connaissances, mais aussi d'une manière de penser cette transition. L'engagement n'est plus du domaine de la personne, mais doit répondre aux impératifs sociétaux afin que la planète qui nous abrite reste vivable pour les générations futures, et peut-être déjà pour nous-mêmes.

Un constat qui ne date pas d'hier

Tout au long de ma carrière d'enseignant, j'ai été en contact avec des auteurs que l'on qualifierait aujourd'hui de « lanceurs d'alerte ». Le livre *Voici le temps du monde fini* d'Albert Jacquard, publié en 1991, dans la continuité du rapport Meadows¹, inaugurerait pour plusieurs décennies une démarche consistant à alarmer le grand public tout comme les « décideurs » des incertitudes de notre civilisation. « Toute la philosophie de l'économie, telle qu'elle est enseignée et pratiquée dans les pays capitalistes, repose sur le postulat d'un univers infini² » écrivait Jacquard alors que nous avons déjà vécu plusieurs grandes crises économiques. Or, les ressources ne sont pas infinies, et nous devons prendre soin de notre planète, c'est-à-dire prendre soin des matières premières et des ressources nécessaires à

notre existence et à notre survie. Cependant, Albert Jacquard (1925-2013) apparaît comme un doux rêveur. Ses élans contre la compétition n'ont pas su atteindre les émules du capitalisme. Sinon, nous n'en serions pas là.

A la même époque, l'un de mes professeurs, l'ethno-zoologue Raymond Pujol (1927-), nous mettait en garde contre l'évidence de l'extermination des espèces animales. Dans un article publié en 1990, il estimait que depuis 1975, c'est « une à trois espèces animales qui disparaissent chaque jour³ ». L'auteur se questionne : « Si l'extinction d'espèces animales ou végétales est un phénomène biologique qui intervient dans l'évolution des êtres vivants dès l'apparition de la vie, il est fort inquiétant de constater l'augmentation et la rapidité du taux de disparition des espèces⁴ ». Pour lui, la responsabilité de l'homme est pleinement engagée, et la pollution comme la modification de l'écosystème sont responsables de la disparition d'espèces avant même que soit établies leurs classifications. Comme étudiant, nous étions informés d'une réalité que le monde consumériste et plus généralement celui des dominants refusait à sa conscience.

L'ethno-zoologue Raymond Pujol posait également la question éthique dans notre rapport de prédateur du monde et de ses richesses. En modifiant l'équilibre, nous construisons les conditions mêmes de notre disparition. Deux décennies plus tard, Jean Malaurie (1922-) dressait un constat des plus alarmant : « notre Terre Mère ne souffre que trop. Elle se vengera⁵ ». Sous l'angle de la menace, le scientifique use des ficelles rhétoriques en espérant qu'elles fassent mouche. Le format du livre fait également partie du jeu : court, peu cher, il est à la portée de tous. Dès sa parution, je l'ai conseillé à mes étudiants en architecture.

Chaque scientifique, chaque chercheur, appuie sa réflexion d'une argumentation souvent pragmatique teinté d'un fort engagement. Soit il s'agit d'observations directes, soit la mise en évidence d'indicateurs permet de poser un constat clair et sans ambiguïté. Constatons que si depuis les années 1980, le monde poursuit sa destruction malgré les mises en garde répétées, c'est qu'il se place dans le déni d'une situation catastrophique qui n'est peut-être pas évitable. Comme nous venons de le dire, le constat est d'abord mis sur l'évidence de la disparition d'espèces animales et végétales, et sur l'épuisement des ressources. Des observations montrent la modification géographique des zones d'enneigement, des fontes des glaciers, des modifications du climat, d'abord à de petites

échelles, puis à niveau global. S'ensuivent la montée du niveau des océans, leur acidification, le déplacement des populations côtières, la redistribution des cartes à l'échelle du globe, avec en perspectives des conflits de territoire. Nous ne pourrons bientôt plus habiter la Terre de la même façon.

Ces observations sont corrélées avec les activités humaines, comme la déforestation, mais aussi l'augmentation de la pollution, les émissions de CO², directement responsables de la destruction de la couche d'ozone qui favorise le réchauffement de la planète, ne filtrant plus certains rayonnements radioactifs et ultra-violets. L'équilibre si fragile est mis en péril et son rétablissement n'est techniquement aujourd'hui pas envisageable. L'anthropologue Marshall Sahlins (1930-2021) place l'homme au centre du problème : « la civilisation occidentale est construite sur une vision pervertie et erronée de la nature humaine⁶ ». Dans son rapport à la nature, l'homme occidental a mis à distance tout ce qu'il considère comme non-humain, de sorte qu'il a moralisé ses actes au motif, par exemple, d'une croissance économique.

Une décennie plus tard, le mouvement des collapsologues fonde une revue éditée grâce à un financement participatif. Figure de proue, Pablo Servigne co-dirige la revue *Yggdrasil* pour une douzaine de numéros. Paru en juillet 2019, le premier numéro offre une place à Edgar Morin (1921-) cautionnant les activités des collapsologues et réfléchissant à un effondrement possible du système. En retrait de l'Université, les activités débordent du simple constat de l'échec du système économique pour appuyer sur une préparation à l'effondrement en insistant sur la résilience possible de l'humanité. Ce discours ne fait pas consensus, voyons-en sa critique.

Le philosophe Benoît Bohy-Bunel dresse un constat critique à l'égard de la collapsologie. Pour lui, « les collapsologues, au fond, ne veulent pas nous faire sortir du capitalisme, mais tentent bien plutôt d'accommoder la société capitaliste à l'effondrement⁷ ». Reprenant les thèses marxistes, l'auteur élabore un contre-argumentaire qui montre avec précision comment et en quoi la collapsologie s'emploie à injecter « dans leur futur post-apocalyptique les valeurs productivistes, comportementalistes et formalistes qui sont à la racine des crises du capitalisme contemporain⁸ ». Ce faisant, « la collapsologie est une compilation des catastrophes, elle ne pense pas la différenciation des aliénations ni la nécessité d'une praxis révolutionnaire susceptible d'interrompre le krach permanent qu'est la modernité

capitaliste⁹ ». Au début de son ouvrage, l'auteur se questionne sur le succès d'une telle école de pensée, et apporte par sa contribution une lecture particulièrement critique qui nous permet de rebondir sur la vigilance nécessaire autour de questions liées à la crise globale dans la mesure où les enjeux sont éminemment forts et complexes.

Le philosophe critique également la notion d'anthropocène, estimant que seuls les capitalistes sont responsables de l'effondrement, et qu'il faudrait par conséquent appeler cette période le « capitalocène » dont le représentant incarne la figure du « sujet masculin, occidental, blanc, et bourgeois¹⁰ ». Or, les éditions du Seuil cautionnent le néologisme d'anthropocène en proposant une collection éponyme. Est-ce seulement du marketing vert, l'affichage d'enjeux idéologiques ou bien l'inconsistance d'une pensée peu profonde ?

Plus proche de nous

Ce qui paraît évident aujourd'hui, c'est de constater qu'une pluralité de voix essaye de percer la couche sourde et que chacun et chacune recrutent ses partisans. Entre-temps, la pandémie du Covid a émoissé la légitimité du monde scientifique, notamment médical, ce qui facilite aujourd'hui l'arrivée d'acteurs dont la légitimité repose sur une mise à distance du monde universitaire académique, associée à une rhétorique tous azimuts.

Par exemple, Aurélien Barrau, docteur en astrophysique et en philosophie sait tenir un public en haleine. Au fil de ses interventions reproduites sur la « Toile », nous constatons la richesse d'un discours préparé et répété, d'une argumentation précise et bien rythmée. Le choix des interventions n'est pas neutre, et *a posteriori*, permet d'afficher une certaine provocation sans doute appréciée par les *followers*. Nous retrouvons à peu près ce discours dans la publication d'un entretien, réalisé en 2022. Il fait suite à un appel lancé dans le journal *Le Monde* du 3 septembre 2018, et signé par « 200 artistes, écrivains, philosophes et scientifiques ». En préambule, l'auteur se défend d'appartenir à la « collapsologie », même si pour lui « l'idée d'un effondrement est possible » et se positionne à côté, tout comme il en sera de même pour le philosophe Aurélien Berlan et les anthropologues Philippe Descola et Alessandro Pignocchi.

Disons-le tout de suite, l'argumentation d'Aurélien Barrau est limpide et difficilement contestable. Lorsque l'auteur place côte à côte des situations contraires et paradoxales nous mettant à l'épreuve, il est difficile de réagir. « L'acceptation implicite d'un système (le

nôtre) dans lequel un enfant meurt de faim toutes les cinq secondes tandis que les pays riches gaspillent près d'un tiers de la production alimentaire est unique¹¹ ». Nous ne pouvons que mesurer notre impuissance et notre bêtise face à ce constat qui rejoint les propos de Marshall Sahlins cité *supra*. Nous sommes à l'aube d'un effondrement global et la solution qu'entrevoit Aurélien Barrau passe par une refonte du système politico-économique, comprenant une « refonte des valeurs et des symboles¹² ».

Parmi les propos acerbes qu'il développe, notons que « le climat n'est qu'un petit aspect du problème¹³ », et « qu'il y a urgence à comprendre que la forme contemporaine des démocraties occidentales n'est pas l'organisation politique ultime et indépassable¹⁴ ». Et s'il avait raison ? Ainsi, pour l'astrophysicien, « l'idée de développement durable est scientifiquement intenable¹⁵ ». Que faisons-nous maintenant ? Les mots suffisent-ils à penser cette « transition écologique » et que cachent-ils ?

Le réchauffement de la planète est devenu concret et s'est accompagné d'une pandémie que d'aucuns voulaient percevoir. Ce phénomène d'emballement systémique est chaque jour revu à la hausse dans ses dimensions exceptionnelles et sans équivalent historique. « Beaucoup d'indicateurs présentent même une accélération de la dégradation des conditions d'habitabilité de la planète lorsqu'elles sont étudiées de façon globale¹⁶ ». La vision de l'astrophysicien englobe l'ensemble des problèmes que le philosophe contient dans une pensée noble : celle de sauver le genre humain. Les efforts des acteurs se voient contrariés par la puissance des institutions politico-économiques, y compris du monde universitaire, qui taxe d'activisme le moindre écart à la norme, ou la moindre tentative de déstabilisation de l'ordre établi. Mais pour quels intérêts, les uns et les autres se battent-ils ?

D'un côté, l'univers capitaliste est soutenu par la classe dominante (économique et politique) et la puissance de l'argent des banques. De l'autre, se placent des tirailleurs dont la légitimité est sans cesse remise en cause et qui gesticulent tels des épouvantails devant un parterre qui ne veut pas entendre. Il est vrai qu'à sa façon, le sociologue Hartmut Rosa parle d'une aliénation, lorsque submergés par les informations arrivant de toute part et de plus en plus vite, nous sommes incapables d'en faire le tri, d'en comprendre le sens et d'absorber cette masse destinée à nous aliéner dans cette idée que « le pouvoir de l'accélération n'est plus perçu comme une force libératrice, mais plutôt comme une pression

asservissante¹⁷. Alors faut-il admettre que nous sommes dépassés par les événements et que « la maison brûle et nous regardons ailleurs » comme le soulignait Jacques Chirac lors du IV^{ème} sommet de la Terre, en septembre 2002, une idée qui sera reprise par Greta Thunberg en 2020.

D'autres essayistes comme le philosophe Aurélien Berlan réfléchissent à la situation actuelle. Avant d'envisager des solutions, l'auteur dresse un constat historique à travers ce qu'il appelle la recherche de la délivrance, puis traite de l'émancipation, de la liberté pour arriver à l'autonomie sous ses formes collectives. Il établit une critique constante du capitalisme en redéfinissant les notions abordées et en les critiquant de manière constructive. Dans sa conclusion, il révèle une idée partagée qu'il n'est pas le seul à croire. « Je suis, bien sûr, loin d'être le premier à penser que le désastre socio-écologique en cours implique de remettre en question notre conception de la liberté et le mode de vie industriel dans lequel elle s'est cristallisée¹⁸ ». Dans son constat, le philosophe incite à changer notre mode d'habiter la Terre.

Distinguer les crises

Un constat univoque et une perception claire de la situation et de ses implications au regard des perspectives que connaît notre monde amène à une posture radicale : « On parle volontiers d'une transition que l'on imagine douce et verte, mais c'est une vraie révolution qui s'annonce pour la façon dont nous pensons et construisons nos villes¹⁹ » nous disent les architectes Christine Leconte et Sylvain Grisot. D'abord parce qu'il ne s'agit peut-être plus de crise, au sens où après le climax tout revient à peu près en ordre, mais plutôt d'une transformation complète, définitive et radicale de notre planète, parce qu'aux trois crises repérées par nos auteurs, s'en ajoute une quatrième qui englobe les trois précédentes et qui porte le nom de capitalisme. Cependant, nos architectes ne pointent jamais cette vision systémique du problème, et proposent quelques rustines pour accommoder le monde.

De notre point de vue, le problème majeur auquel notre planète doit faire face est la crise du capitalisme, sauvagement orchestrée par l'économie néolibérale et les logiques d'accroissement du capital. Ceci nécessite de revoir nos modes de vie et nos comportements vis-à-vis de l'argent et de son accumulation, de la surconsommation et de notre mode de vie en général. Mais elle implique également de revoir notre mode d'habiter

la Terre (Kickpatrick Sale, 2020). De sa mauvaise gestion découle la crise des ressources, des énergies et des matières premières. La dilapidation et la transformation de ces dernières en chaleur, par entropie, et en pollution a un impact délétère sur le climat, et par voie de conséquence, sur la biodiversité. Mais l'épuisement des ressources animales, végétales et des matières premières est aussi la conséquence de cet emballement qui depuis cent cinquante ans ne fait qu'empirer.

L'homme prend de plus en plus de place dans une maison qui ne pourra bientôt plus s'agrandir. Elle brûle d'un côté, et se fissure de l'autre. L'étalement urbain consomme des hectares de terre agricole, de terre tout court et de forêts. La logique capitaliste permet de délocaliser la production des ressources alimentaires et des biens de consommation au motif d'une rentabilité accrue par la recherche du moindre coût en main-d'œuvre et du maintien de la plus-value. Cependant que les bénéfices sont engrangés par des fonds de pension ou des actionnaires sans scrupules, cherchant davantage à toucher leurs dividendes. La fragilité des pays surexploités ou en voie d'émancipation, redistribue les cartes en créant une nouvelle crise sous forme de guerre ou de cataclysme. Les cycles sont pour ainsi dire circulaires, et la fin d'une crise en appelle une autre, à la manière d'une crise sans fin (Revault d'Allonnes, 2012), délocalisant à son tour les entreprises et les masses monétaires qui les accompagnent. Cela s'appelle la mobilité des capitaux.

Parmi tous les scénarios imaginables, deux tendances s'opposant voient le jour : soit le monde se transforme comme sait le décrire Cormac McCarthy²⁰, c'est-à-dire un monde sans solidarité, où chacun survit pour lui-même et sa famille dans une horde redevenue sauvage, soit un monde où l'humanité prend le pas, où la solidarité règne, où le vivre-ensemble n'est pas une utopie. Ces deux conceptions du monde reposent sur des valeurs et une éthique fondamentalement différente. Elles ont existé à travers les peuples que les nombreux ethnographes du début du xx^e siècle ont collectés. Ces visions laissent penser qu'une solution critique et désespérée n'est pas forcément celle qui orientera notre monde futur, et que d'autres choix sont toujours possibles. C'est sans doute pourquoi des ouvrages comme celui de Philippe Descola et d'Alessandro Pignocchi ouvrent sur des perspectives optimistes et intéressantes²¹.

Une des voies possibles est en effet de rechercher à travers les études d'anthropologie des modèles d'action en situation de crise extrême. Pour prendre un autre modèle que celui des

Achuar²², Jean Malaurie a montré comment la vie des Inuit était possible dans un climat froid et rude, dans un contexte de ressources pauvres et limitées (Malaurie, 2001). Plus globalement, nous pensons que les modèles sont à notre portée, et qu'il faut s'inspirer de l'étude des cultures dites « premières » pour façonner une nouvelle approche de notre monde.

Une troisième voie est envisageable et l'étude des modes de vie des zadistes, des Achuar ou des zapatistes du Chiapas (Descola, 2022), pourrait nous enseigner à mieux concevoir un mode d'hybridation entre le capitalisme et le zadisme. En acceptant la cohabitation, nos auteurs gardent la possibilité d'un retour à la normale capitaliste, dans une « société composite » qui offrirait les bénéfices d'un modèle où la somme des gains n'est pas nulle. Cette conception va à l'encontre des dispositions prises par nos gouvernements, où l'accent est mis sur une surconsommation des ressources, comme nous pouvons le voir avec l'arrivée de la voiture électrique et le maintien du téléphone cellulaire. Selon Aurélien Berlan, nos États n'ont pas encore pris pleinement conscience du problème dans sa globalité ou cherchent des solutions tout en conservant le cœur du problème, tout en maintenant l'ordre établi²³. Devant l'affluence d'une littérature consacrée à la question de la « transition écologique », il apparaît important et primordial d'effectuer une sélection et d'appuyer la controverse au moyen d'analyses critiques par des textes proposés à la lecture²⁴.

Posture pédagogique, posture critique

Pour ancrer notre pratique pédagogique dans le monde, citons Paolo Freire : « la réflexion critique sur la pratique devient une exigence de la relation théorie/pratique, sans laquelle la théorie peut virer au bla-bla et la pratique, à l'activisme²⁵ ». Considérons notre pratique dans une exigence qui nécessite d'approcher la question du dérèglement climatique et des multiples crises détachées des idéologies dans une approche du « penser juste²⁶ ». Évacuer le débat sur la crise du capitalisme me semble aussi improductif que d'envisager de régler les crises uniquement à partir de solutions techniques.

Par exemple, ne pas considérer la crise du capitalisme comme un élément fondamental du problème revient à évacuer une partie du problème. C'est ne pas s'attaquer à la cause de la cause. Il est beaucoup plus simple de s'attaquer à la question climatique et de proposer des solutions techniques, même si celles-ci ne traitent pas le problème en profondeur.

D'autre part, s'attaquer de front au capitalisme éveillera de la part des libéraux une méfiance toute légitime lorsque ceux-ci n'approuvent pas l'analyse marxiste du phénomène. Cela souligne inévitablement une absence de neutralité et d'engagement que l'on ne peut reprocher aux « petits soldats du néolibéralisme²⁷ ». Dans le cadre d'une réflexion sur la transition écologique, il me paraît nécessaire d'être engagé dans une voie, fut-elle perdue d'avance, parce que le système néolibéral mettra tout en œuvre pour se maintenir.

Des pédagogues comme Laurence de Cock et Irène Pereira proposent d'amorcer un regard critique en pédagogie active grâce à ce qu'elles nomment une pédagogie critique²⁸. Le croisement entre sociologie critique et pédagogie critique peut nous apporter les outils didactiques nécessaires à la mise en œuvre d'une dimension critique dans l'approche de la ville et de l'architecture. C'est à l'enseignant de s'en saisir aujourd'hui, car la ville de demain est déjà là. Le séminaire *La ville en mouvement* que je coordonne se positionne autour de cet aspect en apportant aux étudiants les outils qui permettent d'accompagner le projet et part sur l'idée que la formation au regard critique ne peut qu'améliorer la prise de conscience. Elle s'accompagne d'une réflexion ontologique sur notre façon d'habiter la terre (Descola, 2022 ; Sale, 2020).

Par exemple, nous avons commencé l'approche critique par le *serious game* Subpœna proposé par l'Université de Bordeaux et accessible en ligne²⁹. Dans ce jeu sérieux, il s'agit de sensibiliser l'apprenant à la question de l'intégrité scientifique, à partir d'une enquête menée pour découvrir un plagiaire. Ce jeu permet à la fois d'apprendre à bien référencer sa bibliographie et à prendre conscience des difficultés à se saisir du travail des autres. Voilà une première étape dans la formation à l'analyse critique des sources, et du travail de recherche.

Parce que « la pédagogie doit garder une visée de transformation sociale³⁰ », c'est par elle que nous allons pouvoir transformer le système de valeur et les modes de vie qui y sont associés. Cela implique de poser le cadre qui définit la société et d'en cerner les contours. Que souhaitons-nous dans notre rapport à l'autre et comment faire société ? En d'autres termes, quoi transmettre après avoir étalé les faits d'un dérèglement climatique ou du constat de l'extinction des espèces animales et végétales. Il y a une part subjective et morale que l'on peut mettre en débat.

Force est de constater que l'idéologie néolibérale qui a investi le champ universitaire,

notamment avec l'ANR, a engendré une concurrence entre les auteurs et les ouvrages, ce qui ne dispense pas d'une lecture critique afin de puiser dans ce corpus et d'opérer un assemblage heuristique. Ne succombons pas non plus à la sur-médiatisation de certains auteurs. Si l'apport de ces chercheurs répond à nos attentes de manière discontinue, nous devons nous-même assembler les pièces de ce puzzle où l'architecte a pleinement sa place car nous voulons croire à des ouvertures possibles et penser que le monde, pour reprendre les mots d'Albert Jacquard, n'est peut-être pas irrémédiablement fini.

Notes

¹ Dennis Meadows, Donella Meadows, Jorgen Randers, *Les limites de la croissance (dans un monde fini) : le rapport Meadows, 30 ans après*, Rue de l'échiquier, 2022

² Cf. Jacquard Albert, *Voici le temps du monde fini*, Paris : Seuil, 1991, p. 142

³ Cf. Pujol Raymond et Geneviève Carbone, « L'homme et l'animal », *Histoire des mœurs*, tome 1, Encyclopedie de la Pleiade, sous la dir. Jean Poirier, Paris : Gallimard, 1990, p. 1376

⁴ *Ibidem*, p. 1376

⁵ Cf. Malaurie Jean, *Terre Mère*, Paris : Ed. Du CNRS, 2008, p. 13

⁶ Cf. Sahlins Marshall, *La nature humaine, une illusion occidentale*, Terra cognita, Ed. De l'éclat, 2008, p. 111

⁷ Cf. Bohy-Bunel Benoît, *Une critique anticapitaliste de la collapsologie*, Questions contemporaines, Paris : L'Harmattan, 2022, p. 10

⁸ *Ibidem*, p. 54

⁹ *Ibidem*, p. 59

¹⁰ Cf. Bohy-Bunel Benoît, *Une critique anticapitaliste de la collapsologie*, Questions contemporaines, Paris : L'Harmattan, 2022

¹¹ Cf. Barrau Aurélien, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, entretien par Carole Guilbaud, Veules-les-Roses : Zulma, 2022, p. 5

¹² *Ibidem*, p. 6

¹³ *Ibidem*, p. 13

¹⁴ *Ibidem*, p. 14

¹⁵ *Ibidem*, p. 15

¹⁶ *Ibidem*, p. 27

¹⁷ Cf. Rosa Hartmut, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La découverte, 2012, p. 109

¹⁸ Cf. Berlan Aurélien, *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre la fantasme de délivrance*, Saint-Michel-de-Vax : La Lenteur, 2021, p. 201

¹⁹ Cf. Leconte Christine et Sylvain Grisot, *Réparons la ville ! Propositions pour nos villes et nos territoires*, Rennes : Ed. Apogée, 2022, p. 16

²⁰ Cormac McCarty, *La route*, (2006), Paris : Points, 2023

²¹ Il est cependant intéressant de constater qu'une seule référence est faite dans l'ouvrage de Descola & Pignocchi (note n° 75) à propos d'Aurélien Berlan, et que la notion d'anthropocène n'est jamais discutée, alors qu'elle fonde la collection.

²² En référence à Philippe Descola, *Par de-là nature et culture*, (2005), Paris, Gallimard, 2015

²³ Berlan, *Op. Cit.* p. 201

²⁴ Évidemment les livres utilisés dans cet article font partie de cette liste, mais je pense que c'est à chacun de se constituer une série d'ouvrages critiques en lien avec sa posture pédagogique.

²⁵ Cf. Freire Paulo, *Pédagogie de l'autonomie*, (2013), Paris : Eres, 2019, p. 40

²⁶ En référence à Paulo Freire, *La pédagogie des opprimés*, (1974), Marseille : Agone, 2021

²⁷ Cf. Gaboriau Patrick, *Les petits soldats du néolibéralisme*, Paris : Ed. du Croquant, 2022

²⁸ Cf. De Cock Laurence et Irène Pereira, *Les pédagogies critiques*, contre-feux, Marseille : Agone, 2019

²⁹ <https://bibliotheques.u-bordeaux.fr/Actualites/Subpoena-un-serious-game-contre-le-plagiat>

³⁰ *Ibidem*, p.117

Bibliographie

Barrau Aurélien, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, entretien par Carole Guilbaud, Veules-les-Roses : Zulma, 2022

Berlan Aurélien, *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre la fantasme de délivrance*, Saint-Michel-de-Vax : La Lenteur, 2021

Bohy-Bunel Benoît, *Une critique anticapitaliste de la collapsologie*, Questions contemporaines, Paris : L'Harmattan, 2022

De Cock Laurence et Irène Pereira, *Les pédagogies critiques*, contre-feux, Marseille : Agone, 2019

Descola Philippe et Alessandro Pignocchi, *Ethnographies des mondes à venir*, coll. Anthropocène, Paris : Seuil, 2022

Freire Paulo, *Pédagogie de l'autonomie*, (2013), Paris : Eres, 2019

Gaboriau Patrick, *Les petits soldats du néolibéralisme*, Paris : Ed. du Croquant, 2022

Jacquard Albert, *Voici le temps du monde fini*, Paris : Seuil, 1991

Leconte Christine et Grisot Sylvain, *Réparons la ville ! Propositions pour nos villes et nos territoires*, Rennes : Ed. Apogée, 2022

Malaurie Jean, *Les derniers rois de Thulé*, (1955), Paris : Pocket, 2001

Malaurie Jean, *Terre Mère*, Paris : Ed. Du CNRS, 2008

McCarthy Cormac, *La route*, Paris : Ed. De l'Olivier, 2008

Pujol Raymond et Carbone Geneviève, « L'homme et l'animal », *Histoire des mœurs*, tome 1, Encyclopédie de la Pléiade, sous la dir. Jean Poirier, Paris : Gallimard, 1990, pp. 1307-1388

Revault d'Allonnes Myriam, *La crise sans fin, essai sur l'expérience moderne du monde*, Paris : Seuil, 2012

Rosa Hartmut, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La découverte, 2012

Sahlins Marshall, *La nature humaine, une illusion occidentale*, Terra cognita, Villefrance-De-Rouergue : Ed. De l'éclat, 2008

Sale Kickpatrick, *L'art d'habiter la terre, la vision biorégionale*, Marseille : Wildproject Editions, 2020